Les oubliés.

Mais pas pour ce petit musée d’une petite bourgade de la banlieue Est de Paris.

Qui fait dans le petit, bibliothèque, MJC (Oui ça existe encore) salle d’expo pour les barbouilleurs et autres sculpteurs de la commune et bien sûr ce lieux dédié à la mémoire comme le sont la plupart des musées, qu’ils soient grands ou petits comme celui où sont exposées aujourd’hui quelques œuvres de Ferdinand Gueldry, un rapin d’hier, presque totalement oublié par nos contemporains.

Qui se foutent pas mal de l’art en général et de celui de Gueldry en particulier.

Sauf nous qui passions devant l’Église Saint Saturnin de Nogent-sur-Marne où, sur la grille qui ferme son parvis, une affiche nous a interpelé. Qui représentait justement une autre église d’un trou du cul du monde ravagée par la guerre, celle que j’préfère, mon colon, celle de 14/18 chante Brassens.

Qui n’a pas épargné le sanctuaire devant lequel la troupe de poilus chante la Marseillaise, le titre du tableau.

Pas mal la croûte qu’on s’est dit.

Et sans respirer plus longtemps, nous avons pris le chemin de la route qui nous a conduit direct au susdit p’tit musée.

On le connaît, pas la première fois qu’on s’y pointe.

La dernière fois pour Ferdinand aussi.

Je crois, mais ma mémoire fait parfois des embardées…

Une belle balade devant des cimaises où les tableaux s’offraient sans pudeurs excessives à nos regards reconnaissants.

Non, n’allez pas fantasmer, ni fesse, ni nibards opulents.

Des paysages, bords de rivières ou de mers, peuplés ou non d’humains, prames, voiliers et bateaux de plaisance à vapeur, scènes de genre et scène de guerre mais aussi des représentations d’ateliers peuplés de travailleurs en action.

Forge, laminoir et autre lieux où on sent la sueur du labeur mêlée à celle des copeaux de bois ou de la limaille de fer.

Des dessins, des gravures, des photos et dans des vitrines, des carnets de croquis, des lettres, témoins discrets d’une vie d’artiste.

Pas la foule des grandes manifestations qui célèbrent Picasso, Giacometti, les impressionnistes et autres écoles de peinture en isme.

Nous étions deux.

Les tonitruements d’un marchand de soupe, un marchand d’art à ce que j’ai perçu, servant de fond sonore à notre déambulation et durant tout le temps que nous avons consacré à l’exposition.

Insupportables.

Alors que la peinture de Gueldry n’est que paix et repos des sens.

Même dans les représentations de la guerre avec un tableau du champ de bataille de Verdun où les morts tentent de sortir de la terre ou un obus les a enterrés.

La quiétude du lieu qui fait son p’tit Turbin de relaxation ?

Je ne sais pas, p’t’êt’ à cause du blablateur et de sa voix de rogome.

De la pluie qui battait les vitres.

De tout ce qui dérangeait l’ordre des choses.

L’ordre qui soutendait.

D’une époque ou certains artistes tel que Ferdinand Gueldry ne recherchait pas l’effet qui fait frémir la bourgeoise, mais les faits tous simples de la vie, de la mort, les reflets de l’eau et les nuages blancs qui flottent sur l’océan.

Ce qui aujourd’hui, nous manque tellement.